

SORTILÈGES POUR UNE LÉGENDE

Jean-Jacques BODEQUIN

SORTILÈGES POUR UNE LÉGENDE

ROMAN

**AUTEUR – ÉDITEUR
11 Cote des Granges
23170 Chambon sur Voueize
Tél : 06.41.00.56.92**

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

© Jean-Jacques BODEQUIN, 2014/2018
ISBN : 978-2-9510922-0-4

CHAPITRE PREMIER

Sous l'influence du soleil couchant, dont les nuages formaient des teintes dramatiques, accentués par les rayons couleur de feu, un homme progressait dans cette campagne vallonnée du bourbonnais. Avec un grand entêtement il avançait difficilement, puisqu'il semblait éreinté... À le voir ainsi, acheminer son parcours, il paraissait mal à l'aise, malgré tout... Ses vêtements montraient qu'ils avaient soufferts. Ils étaient sales et pas très bien entretenus. Sa chemise blanche était déchirée et les manches pendaient en lambeaux, en dépit d'un temps relativement frais en ce mois de mai. Son pantalon marron à grosses côtes était incrusté de terre encore humide. Il portait à ses pieds une vulgaire paire de baskets boueuse. Avec beaucoup de peine le jeune homme, qui approchait de la trentai-

ne, essaya de se rapprocher d'une ferme isolée située dans ce terroir magnifique et pourtant bien austère. Son regard se dirigea vers la fenêtre qui donnait sur la cour de cette petite propriété. Il fut attiré, et à la fois intrigué, par la lueur pâle d'une ampoule électrique qui diffusait une clarté assez jaunâtre à l'intérieur de la maison. Celle-ci filtrait au travers des vitres de la petite fenêtre, et dispensait un éclairage très pâlot sur le seuil de la propriété. Celui-ci était couvert de gravillons...

Par instant, le jeune homme trébucha, car ses pauvres jambes ne pouvaient plus supporter le poids assez lourd de son corps épuisé. Brisé par la fatigue et la faiblesse de ses palpitations cardiaques, il réussit néanmoins à rejoindre le seuil de la ferme. Mais son cœur souffrait terriblement... Sa respiration s'effectuait lentement... Par les vertiges qui troublaient son cerveau, il trébucha plusieurs fois. Au point de faire une chute sur le sol sans ménagement. Avec beaucoup de difficulté il se redressa et s'agrippa contre la fenêtre qui transmettait cette lugubre lumière.

À cet instant, une forte anxiété se refléta sur son visage mal rasé. Cette inquiétude s'amplifia de plus en plus, et elle se transforma en une terreur qu'il ne pouvait maîtriser. Dans tout son être il ressentait une chose qu'il ne pouvait pas définir. En effet, en observant l'intérieur du corps de cette fermette, il constata une impression qui lui était mystérieuse à ses yeux. Il était dans l'impossibilité d'en expliquer la raison.

Il entendit au loin le jappement d'un malheureux chien... Malgré la nuit qui se formait lentement, il perçut encore dans les arbres touffus, qui entouraient la maison, quelques oiseaux qui gazouillaient, de-ci, de-là... Le vent assez frêle faisait vibrer les feuilles sur les branches. Mais son esprit était bien trop perturbé pour apprécier ce charme campagnard, si agréable à

voir et à entendre. Pourtant, le parfum que la terre humide diffusait, par ce printemps naissant, en accentuait les saveurs particulières. Mais l'homme souffrait énormément... Il avait surtout besoin, en ce moment, d'être secouru par une personne charitable. Sa bouche se mit à geindre. Juste au moment où ses yeux fixèrent l'intérieur de la salle commune de cette vieille ferme. La pièce qu'il découvrait à travers les carreaux, semblait vide. Son regard assez trouble distingua, toutefois, les bûches de bois qui se consumaient dans l'âtre de la cheminée. Les rondins enflammés crépitaient sous la hotte, et formaient quelques étincelles, de temps à autre. Au-dessus de ces braises incandescentes se trouvait un chaudron en cuivre noirci dont une fumée épaisse s'en échappait. Son regard, malgré sa grande souffrance, se dirigea sur l'ensemble de la pièce. Il découvrit avec stupéfaction, une table massive au centre de la salle, et un banc de chaque côté. Il cligna ses paupières pour mieux distinguer un buffet vaisselier sur la droite. Ce meuble devait être probablement en chêne massif. Bien que la totalité de ce mobilier paraisse sobre, son attention se troubla et son observation devint plus floue. Elle était due à son haleine qui embuait les petits carreaux constituant l'ensemble de cette fenêtre. Il ne s'était pas rendu compte que sa propre respiration fût devenue assez saccadée. Qu'elle avait des soubresauts, et l'obligeait à stopper ses inspirations de temps en temps.

Après avoir repris légèrement des forces, au bout de quelques secondes, il prit la résolution de se redresser. Avec faiblesse, il est vrai, il leva sa main droite pour la poser contre la vitre. Il essaya d'en frapper le verre avec une certaine défiance. Bien que le bruit dispensé par ses doigts étant cristallin, ses yeux restèrent exorbités... Apparemment, personne ne se trouvait dans la pièce pour l'entendre. Cette situation le surprit,

car il avait espéré trouver un être indulgent qui le comprendrait, et viendrait l'aider dans sa malheureuse détresse, puisque la pièce était illuminée. « *Forcément, les occupants devaient se trouver dans la ferme* », pensa-t-il aussitôt. Il y avait, de ce fait, un doute qui planait dans son esprit. Et cette absence ne faisait que renforcer ses craintes. Or, son esprit n'était plus en état de faire maintes supputations pour connaître les raisons qui devaient justifier l'éloignement des propriétaires. Il était bien trop affaibli pour réagir correctement devant cette fatalité. Néanmoins, avec une résolution digne et décidée, il osa quitter cet observatoire qui s'avérait être sans utilité pour lui. Avec lenteur, il réussit à se propulser vers la porte d'entrée. En essayant de se maintenir contre le chambranle, il se mit à tambouriner, avec plus ou moins de force, la paroi en bois. Force bien minime, en quelque sorte, puisqu'il était vraiment exténué. Il avait bien de la peine à se tenir debout, tellement il se sentait chancelant. Ses jambes flageolaient et il essaya de s'agripper, comme il put, au montant soutenant la porte...

Malgré sa résistance, il ne put attendre beaucoup plus longtemps. Il posa délicatement sa tête contre le battant. Ses cheveux, brun foncé assez longs le protégèrent en servant de coussin, devant cette faiblesse qui s'imposait à son corps meurtri. Toutefois, il tenta de se ressaisir, et réitéra ses coups contre la porte. Mais ceux-ci furent résolument plus minimes en intensité. Son regard livide devint subitement flou... Ses paupières se fermèrent. Il ne vit plus rien. Il se trouva anéanti par un vertige qui l'obligea à se laisser glisser le long de la paroi en bois. En s'écroulant sur le seuil parsemé de cailloux, il eut néanmoins un regain de vitalité qui lui permit d'ouvrir les yeux. Mais cette éphémère spontanéité dans son corps, ne fit rien pour lui donner un peu de réconfort. Il aurait pu se ressaisir.

— Ah ! ... Je n'en peux plus ! ... À l'aide, par pitié ! balbutia-t-il avant de sombrer dans l'inconscience.

Le jeune homme perdit alors connaissance, et son esprit chavira dans cette nuit qui le happait. Il sombra dans un coma tenace...

*

* *

Une lueur assez vive fit promptement irruption par l'ouverture de la porte, qui se mit à grincer sur ses gongs. Cette lumière soudaine inonda, par ses rayons, le lit se situant dans un coin de la chambre où était allongé le jeune garçon. Un édredon recouvrait tout son corps. La petite chambre en alcôve disposait peu de meubles, puisque celle-ci était conçue dans les combles de la ferme... La fenêtre avait une protubérance vers la campagne, et se situait au centre du mur. Celle-ci était masquée par un épais rideau en velours marron. Sur la droite de la pièce se trouvait une armoire en partie bancale, qui était maintenue en place par une cale sous le meuble. Cette penderie supportait un miroir sur l'une de ses portes. Une petite table de cuisine, en bois blanc, servait d'évier pour la cuvette, et pour le broc en émail écaillé. Ces ustensiles utiles pour la toilette se trouvaient à proximité de l'armoire. Une chaise était, cependant, glissée sous la petite table. Au pied du lit se trouvait une seconde chaise. Elle permettait de soutenir les malheureuses guenilles du jeune homme. Ses habits étaient repliés soigneusement. En outre, la pièce, dont les murs étaient badigeonnés à la chaux, ne

comportait aucun bibelot, ni une seule gravure sur les murs. Donnant un aspect très terne à cette petite pièce mansardée.

En contre-jour de cette lumière provenant du petit couloir, une jeune et jolie femme brune, sensiblement du même âge que le jeune garçon, entra avec prudence dans la chambre. Elle paraissait avoir peur de réveiller celui qui était allongé sous l'édredon. À chaque mouvement de ses pas sur le plancher, celui-ci se mettait à craquer. D'allure élancée, grande et mince, cette jeune femme reflétait une douceur, aussi bien sur son visage que sur son corps, qui engendrait la gentillesse et la sympathie par ses mouvements souples et légers. Elle avait une chevelure longue allant presque jusqu'à la taille. Ses mains étaient très bien entretenues, malgré la vie campagnarde qu'elle menait. Tout son être montrait une jeune fille soigneuse. Sa robe, bleue turquoise, qui ondulait à chaque pas, offrait un charme supplémentaire en dépit d'un petit tablier de bonne qui en cachait une grande partie. Elle s'avança avec beaucoup de précautions, en retenant son souffle, tout en maintenant fermement dans ses mains effilées un plateau contenant un verre ordinaire, ayant servi à contenir de la moutarde, et une carafe d'eau. Elle alla déposer l'ensemble sur la table. Puis elle se saisit de la chaise inoccupée pour la placer délicatement à la tête du lit. En même temps, son regard se posa furtivement sur le corps du jeune homme qui était couché. Puis elle alla chercher le plateau qu'elle déposa sur cette table improvisée, en tremblant légèrement.

Inquiète de constater que le malheureux garçon ne bougeait pas, son cœur se mit à frémir. Elle crut, tout d'abord, que celui-ci était dans un état comateux. Et elle craignait pour sa vie. La jeune fille ne pouvait pas supporter de voir cet être humain inerte. Elle avait une vive compassion qu'elle ressentait

pour lui, et son cœur en subissait de la peine. Ce charmant jeune homme lui avait fait une impression particulière, la veille au soir, quand il fut recueilli par ses parents. Cette sensation la troublait, au point qu'elle en était toute retournée. Elle se sentait impuissante, et elle ne savait pas comment s'y prendre pour qu'il ouvre les yeux. Sans pour autant que le jeune homme ait peur. Mais, elle se sentait dans l'incapacité d'intervenir efficacement, tant elle était intimidée par sa présence...

Enfin, après un dernier regard attendri, elle osa s'éloigner du jeune garçon avec un énorme regret dans son cœur. Elle aurait été dans l'impossibilité d'exprimer ce qu'elle ressentait, à l'instant où elle repoussa délicatement la porte derrière elle, en le laissant dans l'obscurité la plus complète...

En descendant les quelques marches de l'escalier, séparant l'étage du rez-de-chaussée, la jeune fille resta pensive. Son esprit fébrile avait un sentiment assez triste, qui se refléta sur son doux visage. L'image impressionnante de cet homme avachi sur ce lit lui avait rendu l'âme en peine. Elle regrettait d'être venue lui rendre visite pour connaître l'évolution de son état. Et d'un autre côté, elle était ravie de l'avoir revu, malgré tout. Cependant, le comportement de cet homme ne s'était pas amélioré pour autant.

En faisant irruption dans la salle commune, elle observa son père. Celui-ci, assit sur un banc au bout de la table, paraissait décontracté. Il se leva en tirant sur sa vieille pipe en écume de mer, au moment où elle entra. Un peu de fumée s'échappa de ses lèvres. Son allure débonnaire faisait ressortir un homme mûr, habitué à la rude vie de nos campagnes. Il affichait, sur son front buriné par le temps, une calvitie très prononcée, qui accentuait son âge. Par ses traits marqués, il ne pouvait pas cacher les soixante-dix ans qui approchaient.

À ses côtés, la mère de la jeune fille, guère plus jeune que son mari, s'activait devant l'âtre de la grande cheminée. Elle remuait, avec une longue louche, la préparation qui bouillonnait dans le chaudron. Elle aussi avait un visage marqué par le temps, et les rides raffermisaient sa figure pour la rendre plus austère, parallèlement à son mari. Malgré une corpulence assez forte, elle portait une robe à carreaux, genre Vichy, de teinte bleue et blanche. Ses mains bien onduleuses prouvaient que cette femme avait dû s'éreinter durement tout au long de sa vie. Cette pénible réalité avait pour effet de démontrer que la vie à la campagne ne devait pas être une tâche bien facile. Pourtant, cette femme n'y prêtait aucune attention particulière. Elle était habituée aux rudesses de cette vie paysanne.

— Alors, Louise ? s'informa le vieil homme. Il dort toujours ?

En cherchant à connaître le comportement du jeune garçon, il se tourna vers sa fille. Il avait un regard sévère en voyant son enfant.

— Oui, papa ! lui répondit-elle tout en refermant la porte délicatement.

Sa voix était douce et chaude à la fois. Elle faisait vraiment un contraste, car son père possédait une intonation beaucoup plus grave. Néanmoins, Louise était habituée à cette forme d'expression venant de son père.

En observant cette simple famille, issue d'un milieu modeste, un point de contradiction s'avérait ressortir en constatant la jeunesse de leur fille. En effet, son comportement ne correspondait pas à cette vie pénible de la ferme. Elle avait l'allure d'une jeune fille venant de la ville, tant elle était précieuse dans tous ses mouvements. Ce qui laissait à supposer une éducation poussée, lui permettant d'avoir un esprit plus ouvert. Ce qui ne

cadrait pas avec l'âge de ses parents. En dehors de cela, Louise se dirigea vers le vaisselier où elle agrippa un ouvrage en laine. Puis elle prit place sur le banc qui faisait face à son père. Elle déposa la pelote de laine sur la table, et se mit en devoir de tricoter l'écharpe qu'elle avait entamée dernièrement.

— Tu ne trouves pas cela inquiétant, Ronald ? osa s'informer la sexagénaire tout en ne cessant pas de manier la louche dans le chaudron.

Elle semblait troublée par le profond sommeil du jeune garçon qui se trouvait dans les combles de la maison. Elle ne comprenait pas cette attitude bizarre, car rien n'avait laissé entrevoir une inquiétude à son sujet, lors de son recueillement.

— Je ne crois pas, Valérie ! Je l'ai bien observé lors de son malaise, hier soir, lui précisa Ronald tout en se levant. Il apparaîtrait qu'il n'a rien. Il a tout simplement besoin d'un peu de repos.

Ronald était ferme en lui expliquant cela. Mais Louise resta craintive tout de même. Comme sa mère, elle redressa la tête, et cessa de faire les mailles avec ses aiguilles. Elle fixa intensément du regard son père. Dans sa tête elle se mit à imaginer le pire.

— C'est sûr, papa ! lui dit-elle tout en étant bien embêtée. Toutefois, j'ai constaté qu'il n'a pas bougé d'un pouce, et cela me rend triste.

Elle ne pouvait pas cacher sa crainte devant son père. Au fond de son cœur elle ressentait une profonde sensibilité pour ce jeune garçon qui la déstabilisait.

— Qu'entends-tu par-là, en nous disant qu'il n'a pas bougé ? lui demanda-t-il d'un air bilieux.

Il pivota vers sa fille pour apprécier sa réponse. Puis il fronça les sourcils en ôtant la pipe de ses lèvres. Il comprenait